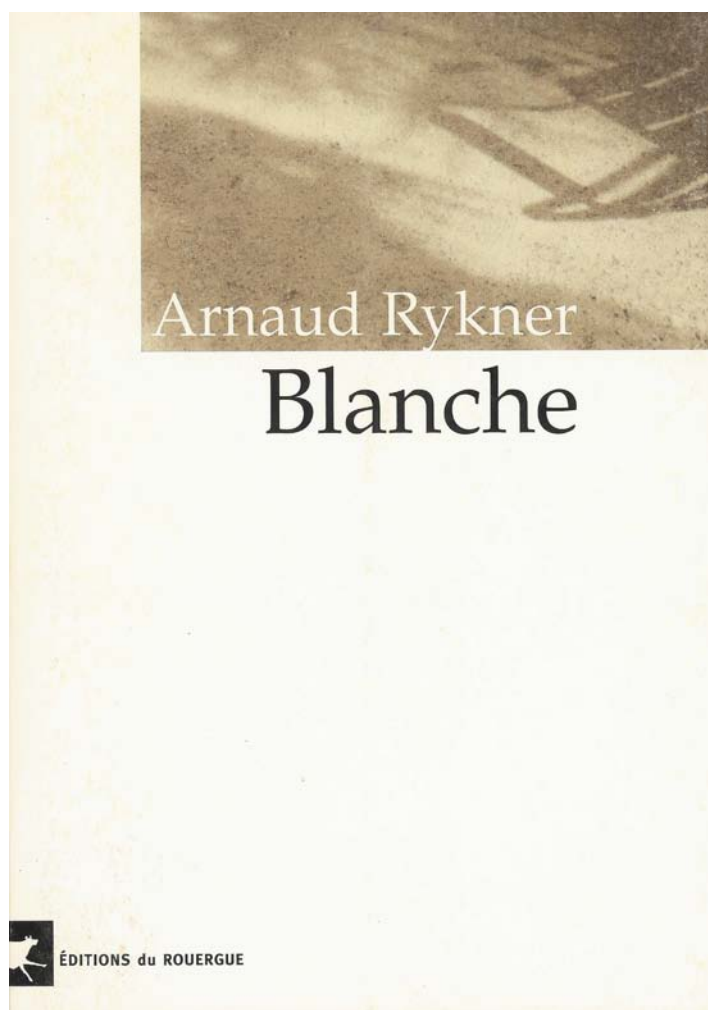


Blanche, éditions du Rouergue, 2004

Réception, presse, radio, télévision, lectures publiques



Presse écrite :

. Mensuels :

- *Livres-Hebdo*, n°538, décembre 2003, « Entre parenthèses », Jean-Claude Perrier

Entre parenthèses. Une femme au bord de la folie. Un séjour solitaire en Bretagne. Un roman énigmatique, tout en subtilité.

« On ne sait pas grand-chose d'elle, ni de son histoire. Si ce n'est qu'elle est seule, belle, au bord de la folie : elle se met à sa fenêtre, la nuit, et hurle son mal-être, au grand dam de ses voisins. Et qu'elle a choisi pour nom Catherine Crachat, comme l'héroïne d'un roman de Pierre Jean Jouve. Un moment elle décide de se mettre entre parenthèses, et part pour un séjour solitaire, hors saison, dans un petit hôtel de la côte bretonne. Elle a emporté un livre qu'elle n'ouvre même pas. Elle rencontre un homme, seul lui aussi, malade et condamné, semble-t-il, avec qui, au début elle fait l'amour, puis cesse. Et la jeune femme de chambre avec qui s'esquisse une étrange relation. De retour en ville, la jeune fille l'appelle, lui dit son désir de la revoir. Mais Catherine est déjà repartie dans son délire, et cette fois, se croit enceinte. L'est-elle vraiment, prête à expulser d'elle, « comme un crachat », l'enfant qu'elle porterait ?

On n'en saura guère plus. L'essentiel, dans *Blanche*, reste caché dans ce que le texte ne dit pas. Avec une grande économie de moyens, un style superbe et limpide, A. R. nous plonge au plus profond du subconscient de son personnage, dans une démarche presque psychanalytique : et la référence à Jouve, fasciné par l'inconscient – on se souvient de son fameux essai *Inconscient, spiritualité et catastrophe* – prend tout son sens.

Côté références, on notera avec intérêt qu'Arnaud Rykner, né en 1966, professeur de l'Université Toulouse-le-Mirail, est un spécialiste de Nathalie Sarraute, à qui il a consacré plusieurs essais, et dont il a édité le théâtre dans la « Pléiade ». L'influence de l'auteur de *Pour un oui ou pour un non*, une des pièces de son théâtre justement, est ici manifeste : même absence de repères, même mystère savamment entretenu, même focalisation totale de l'œuvre sur la psychologie d'un personnage, une femme, en pleine crise existentielle. Rykner, dont c'est la troisième fiction parue aux éditions du Rouergue, confirme avec *Blanche* son singulier talent littéraire. »

- *Nova*, janvier 2004, « Transparente », Philippe Di Falco

Transparente

« L'histoire de Catherine Crachat, « qui ne s'aime pas » et qui n'a rien à voir avec Millet, car elle lorgne du côté des ambivalents, des sans-noms : « *Je suis une femme, mais je ne suis ni d'ici ni d'aujourd'hui. Je viens d'un autre âge, d'un autre temps, d'un temps où les femmes avaient encore pouvoir sur les mots comme sur les choses...* ». En plongeant dans un post-bovarysme froid et sec (comme les climats bretons qui traversent ces pages ultra-maîtrisées), et l'esprit de ce personnage pour le moins ambigu, on croise des hommes noyés et nus, qui ne se présentent pas aux rendez-vous, qui s'attardent sous une paire de seins sous un polo. Il faut dire que dans le ventre de Catherine Crachat, il se passe des trucs, et dans le nôtre aussi. Un récit classieux, par un spécialiste de Nathalie Sarraute : on a les références qu'on mérite. »

- *Le Matricule des Anges*, n°49, février 2004, « Une femme sous influence », Emmanuel Laugier

Une femme sous influence

« Né en 1966, prosateur et essayiste, Arnaud Rykner publie *Blanche*, superbe dérive à fleur de peau d'une errance nommée Catherine. Le parcours d'Arnaud Rykner a de quoi impressionner. À 22 ans, il publie *Théâtre du Nouveau Roman* (José Corti, 1988), son premier essai autour de la voix dans la littérature et le théâtre, où sont élus Pinget, Duras et Sarraute. Il dit aujourd'hui ce travail « besogneux » mais au moins écrit dans la proximité passionnée de ces écrivains. C'est la même année que trente pages sur l'auteur d'*Enfance* envoyées à Denis Roche (Le Seuil) décident de sa rencontre avec Sarraute. Quelques jours plus tard c'est elle qui appelle et lui confie subtilement, en réponse aux parallèles faits dans son premier livre avec Pinget et Duras « je suis très seule vous savez ». Au premier rendez-vous, il offre des fleurs, qu'elle n'aime pas. Au deuxième, du thé au whisky, elle adore le second, n'aime pas le premier. Il cesse les petits cadeaux. Leur amitié, intense, familiale, durera onze ans, il sera l'un des collaborateurs de l'édition de son oeuvre complète en Pléiade. C'est elle qui lui présente le metteur en scène Claude Régy. Le théâtre est déjà dans sa vie. Il suit depuis 85 le cours Florent, croise Denis Podalydès et Jeanne Balibar. Il est presque seul à connaître l'oeuvre de Régy, a vu cinq fois son *Amante anglaise*, presque autant *Le Parc*. C'est le déclic, il commence par retraduire avec lui *Chutes* de Gregory Motton, l'accompagne à New York pour travailler sur *Jeanne d'Arc au bûcher* avec Isabelle Huppert, puis un temps sur *La Mort de Tintagiles*, « l'un de ses spectacles les plus bouleversants ». Il sera son assistant six ans durant, deviendra lui-même metteur en scène (il monte *La Voix humaine* de Cocteau, deux versions de *Tropismes*, *Aucun regard* de Dominique Hubin). Puis se risque à montrer ce qu'il écrit. Sortent deux livres assez étranges qui, en un sens, brouillent les cartes du réalisme et des traditions fantastiques françaises : *Mon roi et moi* (1999) et *Je ne viendrai pas* (2000), aux éditions du

Rouergue. On ne dira pas que tout cela donne une tournure particulière à celui qui signe aujourd'hui *Blanche*. Quoiqu'il faudrait dire le contraire, puisque *Blanche* est en effet (aussi) le livre par lequel revient entre les mots la hantise de la voix et de son poser : un plein-creux contre quoi Catherine, va buter, se casser, puis sortir ses cris et chuchotements. Au travers du monologue de Catherine, entre falaises et campagne de Bretagne, se recoupe le désir qu'a une femme d'en finir et celui de commencer. Quoi ? Avançons. *Blanche* débute par cette simple et abrupte présentation « Je m'appelle Catherine Crachat. » Puis « Non./Catherine Crachat est le nom d'une femme dont j'ai lu l'histoire dans un livre ». Et de poursuivre : « Ma vie n'est pas celle du livre. Mais j'aime ce nom, et je m'en baptise comme s'il pouvait me faire tenir debout ». On est lancé ; hameçonné en même temps. Le poisson, c'est nous. On va nager avec cette Catherine-là, apprendre avec elle à prendre sa vague, étouffer comme elle, branchies ouvertes et battantes dans l'air qui manque. Et avec l'hameçon vient un bout de chair, c'est la nôtre, celle de Catherine, pute, dit-elle au début du récit, mais sainte aussi sainte que pute, c'est nous qui l'ajoutons et pas seulement pour le baptême. *Blanche* ne fait pas dans le psychologique de confiance, ni dans la petite triangulation oedipienne. Pas d'histoires ici de paternel pas réglé, ni vraiment de mère... La Catherine de *Blanche* ne mange pas de ce pain-là : sa vie mérite mieux. C'est une flèche brûlante qui part d'un point à un autre. Entre les deux, une expérience de l'épuisement, les commotions de l'esprit, la filature d'un corps devenu flottant, air, siffle ment, coeur et pompe de l'âme. Façon qu'a l'auteur d'offrir une valse tournoyante à sa Catherine. De comprendre en un même mouvement l'ordinaire d'une vie et la parabole qu'elle dessine malgré elle, là, au fond de sa largesse. Catherine doit recracher sa vie, et pour ce la se faire mourir. Comme elle ne sait pas s'y prendre, elle hurle dans les cours d'immeuble, aussi belle que folle. Elle mange aussi les hommes et les crache. Pas tendre, eux non plus. Alors elle vide ses placards : « Je pars. Je suis partie. Je meurs ». Puis elle voit le corps nu d'un homme être repêché sur la côte. Dans cet te blancheur, elle renaît à elle. Elle prend même corps dans la vérité extérieure (cette «zone non dirigeante» écrit Blanchot) de ce pâle noyé, jeté là sur la plage depuis le fond des eaux. Elle y gagne la vérité de son existence. Touche le véritable témoin d'un relais où son plus grand enfermement atteint le degré le plus juste de sa résistance, condition d'une renaissance possible. Ce qu'atteint, on n'en dira pas plus, le 44e et final paragraphe de *Blanche*. Proche de l'héroïne du *Sans toit ni loi* d'Agnès Varda, pour la même distance de focale la cadrant nette, sans aucun dégoût ni voyeurisme, la Catherine de *Blanche* refait, comme à l'envers, son placenta. Dernier saut de carpe où elle rejoint et libère ses eaux. Car le poisson, au large, c'est elle, c'est nous. »

. Anne Thébaud, *La Quinzaine littéraire*, 1^{er} mars 2004 : « En vitrine : V. Mréjen, *Eau sauvage* ; A. Rykner, *Blanche* »

[...] Une seule voix également dans *Blanche*, celle de la jeune narratrice, Catherine Crachat. Elle évoque ses aventures, ses cris la nuit quand elle est seule, sa décision de partir en Bretagne à l'heure où les vacanciers désertent la côte. Elle s'éprend du corps blanc d'un noyé repêché, lie connaissance avec la serveuse et l'hôtelier qui ferme pour la morte-saison, tient temporairement compagnie à un homme aussi perdu qu'elle-même. Attachement vécu sous forme de parenthèse avant le retour à la case départ, dans l'attente d'un enfant. Le récit dans ses péripéties à moins d'importance que le timbre dont ce soliloque est empreint. Des reprises se font écho de phrase en phrase. La narration avance par paliers successifs, comme la marée montante progresse dans un mouvement de flux et de reflux lancinant : « *Mon nom m'est indifférent. Ce que je suis m'est indifférent. Ou peut-être ne l'est-il pas, mais faute de pouvoir dire ce que je suis je suis obligée de dire que ça m'est indifférent. Tout ce que je peux dire c'est que je suis une femme. Que c'est ce qu'on attend et ce qu'on dit de moi. On dit même C'est une belle femme. C'est cela qu'on dit de moi. Que je sois belle m'indiffère autant que mon nom. Je suis une femme et je m'efforce de le rester.* »

. Aliette Armel, *Le Magazine littéraire*, mai 2004, p. 68.

« Ce monologue en quarante-quatre courts chapitres est celui d'une femme perdue dans une folie évoquant celle des personnages de Marguerite Duras. Elle emprunte son nom à Catherine Crachat, l'héroïne de *Vagadu* de Pierre Jean Jouve où la psychanalyse se mêle à une fiction d'amour et de mort. Cette femme solitaire au-delà de ses brèves rencontres masculines ne renonce ni à appeler, ni à crier, ni d'une certaine manière à espérer. Mais ses aspirations sont peu communes : « Faire le vide et ne plus faire l'intelligente », laisser pousser en elle la folle qui lui tient lieu d'enfant. Son parcours passe par une plage bretonne balayée par l'hiver, la fascination pour le corps blanc d'un noyé, la rencontre d'une jeune serveuse dans l'hôtel breton et le désir de l'abandon des corps. Mais rien ne peut entraver la marche vers la lumière éblouissante qui envahit l'espace vide de la vie et mène à la maison au milieu du parc, peuplée d'infirmières. Ce cri haletant est porté par une écriture incisive, brutale, qui tend vers cette blancheur empruntée par le titre au corps rêvé. »

. Hebdomadaires :

- Ruth Valentini, *Le Nouvel Observateur*, n°2049, du 12 au 18 février 2004

« Une femme sans fard, à la vie vide et au cœur rempli de bric-à-brac. Elle dit s'appeler Catherine Crachat, parce qu'elle rit follement et expulse ses cris comme un grailon. « Viens ! », mais qui voudra venir ? Ses pensées grises la font fuir en Bretagne « sur les ruines de l'été ». Où elle rencontre ses peurs et des

hommes, l'un au corps blanc, l'autre entre parenthèses. Puis « ils » sont venus mettre sa vie en suspension, l'enfermer dans un « palais de détraquées ». Or soudain une porte s'ouvre, laisse entrer une lueur. Saluons ce jeune auteur qui accompagne avec délicatesse cette femme en délire. »

. Quotidiens :

-J. L., *L'Alsace*, 27 janvier 2004

Partir, revenir.

« Elle ment ? Elle boit ? Elle se sent devenir folle ? Alors elle part, pour d'étranges vacances et s'installe, hors saison, en bord de mer. Un corps est retrouvé sur le sable. Mort. Nu. Elle se met nue aussi, elle, « la femme froide des ports et des plages ». Son hôtel ferme, elle rejoint une autre chambre qu'elle partage avec un autre homme, à peine vivant, « entre parenthèses ». Elle ne sait pas qui il est, ni pourquoi il est là. Il ne faut pas l'aimer, ils ne font pas l'amour, c'est d'une extrême douceur entre eux. Puis elle repart. Faisant le chemin à l'envers, elle revient dans sa ville. Elle se sépare de tous ceux qu'elle connaissait, elle se dit que quelque chose commence enfin. Elle finit au « palais des détraqués », dans un bonheur qui n'appartient qu'à elle. Elle se remet à rire, « à rire follement ». Arnaud Rykner excelle à rendre la voix d'une femme, dérangée qui plus est, dans une scansion qui rappelle le bruit des vagues, et la musique d'une grande dame : Marguerite Duras. »

- Patrick Kechichian, *Le Monde*, 4 mars 2004 (daté du 5 mars), supplément *Le Monde des livres*

Prendre des libertés. Quatre auteurs réunis par le langage, quatre « romans poétiques » où s'estompent les contraintes de la narration (*Blanche* d'Arnaud Rykner, *Descendre dans le ciel* d'Olivier de Solminihac ; *L'Inconnue de la Loire* de Marie Étienne ; *A la source, la nuit* de Syhmus Dagtekin)

L'adjectif « poétique » accolé au mot roman recouvre souvent un vide de définition. Il décrit par défaut une forme absente ou incertaine. Mais cette facilité démontre en même temps l'une des possibilités du roman : celle de ne pas se sentir contraint par la narration. Et surtout, un langage se libère, pour élargir ses limites.

Homme de théâtre, spécialiste de Nathalie Sarraute, Arnaud Rykner, dans *Blanche*, son troisième livre de fiction chez le même éditeur, donne au monologue intérieur une puissance rare (1). C'est une femme qui parle : « *Je m'appelle Catherine Crachat* », dit-elle, en écho à celui qui inventa le personnage en 1928, Pierre

Jean Jouve : dans les premières pages d'*Hécate*, le narrateur s'identifiait en reprenant la célèbre formule : « *Catherine Crachat, c'est moi* ». Ce parallèle avec Jouve et sa créature de chair et d'inconscient – Jouve était immergé dans la science freudienne, avec sa seconde femme, la psychanalyste Blanche Reverchon – pourrait servir de guide pour la lecture du texte d'Arnaud Rykner. Mais en même temps, devant une référence aussi explicite, il vaut mieux suivre l'auteur lui-même, retrouver la force nue de ce nom, Catherine Crachat.

Blanche décrit l'état de crise de cette femme qui fuit une angoisse dont nous ignorons les causes. Au port, un noyé a été repêché, nu : suicide, accident ou assassinat ? Puis elle rencontre un autre homme, vivant celui-là : « *Je suis avec l'homme du port et j'écoute l'homme du bar.* » Enfin, une femme, à la fois son double et l'image inversée d'elle-même. Le désir érotique qui l'habite semble n'être que l'un des chapitres de son désespoir, de sa violence retournée contre elle-même. Une lumière crue alterne avec l'obscurité où cette violence prend sa source. Pourtant, dans les dernières pages du récit, Catherine sent s'installer en elle le corps d'un enfant : « *Je sais qu'en moi il se repose, qu'il ne fait que passer ; mais qu'il m'ait choisie, moi, me suffit.* » Le texte d'Arnaud Rykner vaut par la cohérence et l'intensité du discours intérieur. La voix que l'on entend, avec sa modulation, son rythme, sa brutalité, c'est comme si on la reconnaissait, comme si on l'avait déjà entendue, à l'état de rumeur...

[...]

(1) Arnaud Rykner publie également un essai : *Pans. Liberté de l'œuvre et résistance du texte* (éd. José Corti, 218 p., 20 €)

. Divers :

- *Paroles* [Toulouse], n° 2, février 2004, « Les coups de cœur de la librairie Études », Sylvie Tiné [directrice de la librairie]

« Je ne suis pas folle et c'est ça qui me tue ». Une femme se raconte, dans les ruines d'un été en Bretagne. Elle a fui la ville, les hommes, elle a mis sa folie à distance en se donnant un nom de guerre : Catherine Crachat. Dans ce face à face où se joue la vérité de l'être, elle osera affronter les hurlements du monde, pour en sortir apaisée et retrouver la langue des anges en accueillant la vie.

« Ne pas refermer la porte (...). Rester. Tenir devant la porte ouverte ». D'un récit d'une tension extrême jaillit un personnage de femme émouvant et fragile qui nous accompagne longtemps.

- *Modernité de Pierre Jean Jouve*, textes réunis par Christiane Blot-Labarrère, série Pierre Jean Jouve, n°8, Caen, Minard, Lettres Modernes, 2006. Compte-rendu de *Blanche* par C. Blot-Labarrère

« En 2004, paraît *Blanche*, d'Arnaud Rykner, éditions du Rouergue (coll. « La Brune »). L'écrivain est connu non point pour être un spécialiste de Jouve, mais parce qu'il a donné divers essais aux éditions José Corti, un autre sur *Nathalie Sarraute*, aux éditions du Seuil, tout en devant l'assistant de Claude Régy et en développant d'un côté son enseignement à l'Université de Toulouse-Le Mirail de l'autre des œuvres de fiction. La surprise vient au début de *Blanche* : « Je m'appelle Catherine Crachat. Non. / Catherine Crachat est le nom d'une femme dont j'ai lu l'histoire dans un livre [...] Je ne m'appelle pas Catherine Crachat, mais j'aurais pu » (p. 13). En effet. Femme de départs, d'hôtels, de Bretagne « sur les ruines de l'été », femme qui rit, qui pleure, Blanche, dans sa solitude, attend. On ne sait pas qui, on ne sait pas quoi, belle, folle, en proie à des rencontres amoureuses, au silence, à l'arrivée d'un enfant, à l'envie de fuir. *Blanche* est un bref chef-d'œuvre. *Blanche* intrigue. Nous nous informons. Le 8 mars 2004, Arnaud Rykner répond par une longue lettre. S'il s'intéresse à Jouve, c'est d'être sûr, sans l'avoir beaucoup lu, « qu'il fait partie de ces écrivains que l'on sait, intuitivement, familiers et auxquels on se promet de rendre visite un jour, avec la mauvaise conscience d'un parent oublieux ». Blanche ? Il ignorait que tel était le prénom de la seconde femme de Jouve. Catherine Crachat. Il l'a découverte chez... Marie Depussé. »

- Hélène Gaudy sur : http://www.avoir-alire.com/article.php3?id_article=4735

« C'est l'histoire de Catherine, Catherine Crachat. Qui crache sa douleur tout au long de ce court roman, sans reprendre son souffle. Qui crie à la fenêtre, qui hurle, qu'on prend pour une folle mais qui ne l'est pas, et c'est ça qui la détruit. Elle se réfugie dans un hôtel, au bord de la mer. L'établissement est sur le point de fermer, C'est la fin de la saison. La plage se vide et Catherine Crachat est la seule à, encore, plonger son corps dans la mer. La seule à être là, sans homme pour l'accompagner, à faire peur aux autres avec sa solitude. Catherine Crachat frotte sa souffrance à celle des autres, les rares qui sont encore là, autour d'elle. Une serveuse, le patron, le corps d'un noyé qui vient hanter ses rêves. Peut-être parce que la réalité lui pèse, et qu'elle ne peut trouver le repos que dans les bras d'un homme rêvé, d'un mort dont le corps blanc repose sur la plage. Parfois, aussi, elle se laisse aller dans les draps d'un homme réel, puis reprend le long monologue, sans échappatoire. Cette litanie à la première personne a la force d'un cri. Brève, sans écho, mais d'une violence parfois déchirante, elle dit le désespoir de ceux qui se sentent à côté de leur vie, qui voudraient, même pour quelques instants, échapper aux incessantes pensées noires. Ne pas grandir, ne pas faire de

compromis, jamais. *Blanche* a la beauté de cet abandon, de cette fuite perpétuelle, d'une quête sans solution. On le lit d'un trait. Catherine Crachat crie à notre place, et sa douleur donne le frisson. »

Radio :

- *Multipistes*, France-Culture, 16 Janvier 2004 (deuxième diffusion : le 22 juillet 2004), 22h12 « L'écriture d'Arnaud Rykner » (enregistrement du 12 janvier 2004). Texte mis sur le site de France-Culture :

« Lorsque nous avons invité Arnaud Rykner pour la première fois dans *Multipistes* Arnaud Laporte n'avais pas manqué de lui dire en quoi nous lui étions très reconnaissant d'être un véritable écrivain. En effet, son précédent roman *Je ne viendrai pas* offrait, déjà, aux lecteurs des sensations indicibles. Plus de trois ans après, alors qu'il publie un nouveau roman, *Blanche* paru aux excellentes éditions du Rouergue, c'est avec une grande émotion que nous retrouvons ce soir Arnaud Rykner.

Trois ans après, cette écriture ne s'est pas tarie, l'écriture essayiste, d'une part, avec une biographie de Nathalie Sarraute, parue dans la collection *les contemporains*, au Seuil, et un nouvel essai qui vient de paraître chez José Corti, *Pans, liberté de l'œuvre et résistance du texte*. Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement, ce soir, c'est l'écriture « fictionnelle » d'Arnaud Rykner telle qu'elle nous a, à nouveau touchée, dans *Blanche*, une écriture qui est à la fois comme à nue et d'une extrême densité. Une écriture avec peu de mot où chaque mot n'en compte que davantage »

[Ecouter l'émission](#) (19 min.)

- *Le Livre du jour*, Bernard Comment et Céline Geoffroy, vendredi 23 janvier, 11h25-11h30, lecture d'extrait par Anne Brissier. Sur le site de France-Culture :

« Une femme se parle et nous parle de sa solitude, du rapport impossible aux autres et à elle-même. Cherchant à fuir la ville et les hommes, elle part en Bretagne, en fin de saison. Là, l'image d'un corps nu d'homme repêché dans l'océan va s'imprimer en elle de façon obsessionnelle. Ce récit d'Arnaud Rykner distille une violence sourde en même temps qu'une inquiétante beauté pour dire le vide et la folie. »

[Ecouter l'émission](#) (5 min.)

Télévision :

- Paris-Première : *Field dans ta chambre*, émission de Michel Field, dimanche 1^{er} février 2004, 18h45, « Coup de cœur » de Marie-Rose Guarniéri (Directrice de la librairie des Abbesses à Paris)
- TLT (Toulouse) : 5 février 2004, Journal de 7h-8h30. Entretien avec A. Rykner.

Lectures publiques :

- Librairie « Les Cahiers de Colette », Paris, lecture de *Blanche* par Vanda Bénès, le 4 mars 2005.
- Le Marathon des mots, au Théâtre National de Toulouse, lecture de *Blanche* par Cécile Bouillot, le 29 mai 2005.
- Les Enfants du paradis, à Colomiers (31), le 3 février 2006, lecture de *Blanche* par Nathalie Andrès.